

PIA TAFDRUP

DES BALEINES DANS PARIS  
(extraits)

et autres poèmes

traduits par Jean-Yves Cadoret

Mis en ligne le 22 novembre 2016  
Dernière mise à jour le 10 janvier 2023

DES BALEINES DANS PARIS  
(extraits)

## IV

Dans un futur antérieur

## DES BALEINES DANS PARIS

C'est à peine Paris, des baleines<sup>1</sup> chantent dans de grands océans,  
 mais la ville est belle ce matin, où je m'éveille  
 d'un rêve de langues de thon et de baleines qui batifolent.  
 De tous côtés nageaient les gigantesques animaux,  
 mon unique chance de salut dans cette mer agitée  
 était de m'agripper à leurs queues, mais elles étaient si glissantes  
 que mes mains glissaient, et lorsqu'elles se cabraient  
 leurs violents coups de queue m'envoyaient aux cents diables,  
 mais je revenais chaque fois à la nage, reprenais prise  
 et parvenais à me maintenir en vie au milieu de la nuit...  
 Sur le mur d'en face je découvre à présent un matin lumineux,  
 que tous les oiseaux saluent,  
 les baleines sont loin, une femme passe de fenêtre en fenêtre,  
 elle remonte les volets et entrouvre les fenêtres,  
 - je couche cela sur le registre de mon rêve.  
 Le soleil tombe dans sa cuisine,  
 dont elle fait le tour en déposant des paquets de vêtements.  
 Chaque jour invente notre vie ;  
 une nouvelle combinaison de connu et d'inconnu,  
 se révèlera peut-être aujourd'hui –  
 ce qui dépend de nous, en nous précipite,  
 précipite et nous étreint d'un regard profond comme le souvenir,  
 au moment où nous y pensons le moins,  
 lorsque la voie est libre pour l'âme –  
 et ne veut d'autres limites que le vaste ciel.

*Hvalerne i Paris*

## RUE VIEILLE DU TEMPLE

Même à deux heures du matin les oiseaux chantent en mars,  
ils s'aiment en voltigeant entre les murs,  
tandis que je rentre en titubant du bar, avec le cœur  
qui cogne de désir sous la peau –  
la nuit brille  
parfumée d'étoiles, gonflée à bloc,  
et tangué, argent  
plasma de verre,  
lorsque s'embrassent les amoureux.  
Le matin au bar, pendant que debout au comptoir  
je bois sans hâte un café,  
un homme et une femme à une table autour d'une tasse se séparent.  
Je vois une caresse glisser de la main libre de l'homme  
vers l'oreille, le cou et les cheveux de la femme,  
je vois une vague de plénitude monter de ses chevilles vers la nuque.  
Je retrouve alors ma main  
où m'assoupir jusqu'au moment où éclate l'alarme  
d'une voiture garée dans la rue.  
Telle Ariane tendue vers la sortie du labyrinthe  
un cri m'arrache au sommeil,  
couleur rubis...  
Je vis d'amour pour l'amour  
dans un futur antérieur.

*Rue Vieille du Temple*

## VOYAGE SANS FIN

Je ferme les yeux, j'écoute le silence grandir –  
un flot impétueux se rue sous le ciel, envahit tout,  
arrache au continent des images  
qu'il charrie devant lui.  
Je n'en vois que leur ébauche :  
je les ai pensées, rêvées, mais pas encore saisies,  
déterrées, nourries, désirées  
- de toutes mes forces  
mais elles m'échappent,  
prennent vie.  
Prennent le large, glissent hors de ma vue  
leur sillage s'ouvre devant mes yeux fermés.  
Je les jette jusqu'à la dernière dans le flot,  
jusqu'à ce que le vide se fasse  
et que je n'entende plus que mon cœur,  
et ma poitrine qui se gonfle  
- se vide et se gonfle...  
Ce n'est pas moi mais le flot, qui se déplace  
lorsque je m'en approche.  
Il se transforme en une cascade de perles de lumière,  
un vibrant rayon d'eau lumineuse – le cœur  
a besoin d'un cadre pour battre –  
un reflet de miroir ondoyant, une vivante eau libre  
qu'aucune grille ne saurait arrêter.  
Eclaboussures sous la peau, douces palpitations,  
bleu violet en dedans,  
comme au cœur d'une flamme,  
avec au-dedans de ce bleu violet,  
un œil  
qui voit,  
dont je me détourne et qui disparaît,  
tandis que je retourne près du flot,  
et le voici qui se change en lumière, la lumière de l'œil  
qui m'enveloppe à son tour  
et m'éclaire de l'intérieur  
dans une étreinte de mémoire,  
et je me remplis lentement de vide, le flot sort  
de mon champ de vision, rien ne dure en moi,  
mon corps est lourd, je plane lourdement,  
la lumière vibre, toujours plus blanche,  
jusqu'à se stabiliser –

quelque chose alors bourdonne et se prend à la racine de mes cheveux  
tandis que je reviens à moi

floue comme le brouillard

qui de bonne heure le matin monte de la terre

- je bats des paupières

et regarde autour de moi, où Tout est mystérieusement proche et tranchant comme le cristal.

*Rejse uden ende*

## PALPITANTE PLANETE

Inversement proportionnelle aux trous noirs de l'âme  
est la Ville lumière  
contemplée par une nuit de cristal du haut de Montmartre –  
où tout ce qui peut briller  
rayonne et palpite dans le noir,  
des clochers et des coupoles aux réverbères, aux panneaux publicitaires  
et aux enseignes des restaurants de nuit –

le regard saute de lumière en lumière  
sans jamais atteindre l'horizon  
- comme si 7000 éclairs,  
alphabet de fièvre  
d'une nuit d'orage,  
l'avaient embrasée – avant de disparaître sans laisser d'autres traces  
que ces sunlights qui clignent  
autour de mes yeux...  
Un coup de vent me fait chanceler sur le fil  
des étroites marches de pierre de l'escalier escarpé,  
je lis sous la lune qui grossit  
un graffiti sauvage qui distille les zigzags  
de ses chiffres de feu vers le ciel,  
où un avion qui se prépare à l'atterrissage  
trace un pointillé d'éclats  
- langue morse,  
comme pour surligner la ville  
d'une infinité généreuse,  
perdue,  
à la façon de ce petit garçon au bord de la Seine,  
qui à haute voix déchiffrait en marchant son livre d'école  
et pour la première fois dans sa langue  
se retrouvait comme Aladin dans la grotte  
avec la lampe merveilleuse  
qui contient tous les savoirs.  
Qui aurait le cœur ici de briser les rêves ?  
Trouvez-moi ce malfaiteur !

*Pulserende planet*



## HIEROGLYPHE DU SOMMEIL

Un coup d'œil,  
là où l'autre est hors de vue,  
m'embrasseras-tu en rêve  
pour que mon âme plutonienne  
n'oublie pas que je suis vivante ?  
Tes bras s'ouvrent,  
tu te défais de moi –  
mon cœur blanc  
bat fort  
dans l'ombre de la rose.  
Je pénètre dans un air libre,  
où ton parfum me surprend, que j'avais oublié,  
et où j'aime d'emblée  
tout cela qui ne m'avait jamais manqué avant d'en avoir connaissance,  
la terre tourne en dessous,  
                                  et tu es le ciel,  
où brille un soleil  
                                  ascendant  
derrière tes yeux fermés sur l'horizon...  
Mon cœur gronde comme un volcan,  
la lave du sang bouillonne dans mon sommeil,  
signes noirs du corps qui s'inscrivent au flanc de la montagne.

*Sovnhieroglyf*

## VII

Passages<sup>2</sup>

## A LA LOTERIE

Das Labyrinth ist der richtige Weg für den,  
der noch immer früh genug am Ziel ankommt<sup>3</sup>.

*Walter Benjamin*

J'ai marché tout droit vers la loterie jusqu'au silence,  
et me suis délibérément remplie la bouche de sable,  
que déversaient mille mains

comme un cachet de cire sur la langue.

Le hasard m'avait conduit en cet endroit, qu'on m'avait assigné comme demeure,  
ascétique,

pas plus grande qu'une bibliothèque.

La porte fut refermée par un homme amical,

surgi de nulle part, qui m'avait laissé assez de nourriture

pour un jour et une nuit

et des livres d'Edgar Allan Poe et de Dylan Thomas.

Ces jours de fièvre étaient comme une échelle

sans barreau.

Un grand oiseau s'est alors posé sur une branche

par une fenêtre grande ouverte,

il a penché la tête et m'a fixé de son œil

pétrifiant

avant de s'envoler...

Le même chien hurlait soir après soir,

comme s'il était prisonnier d'un piège à renard, tout près.

Sombres comme une chambre mortuaire noire de corbeau étaient les nuits,

lorsqu'elles se refermaient sur moi, en me figeant

dans des positions de statue.

La mort

enseigne la patience, pensai-je,

et je collais l'oreille contre la porte bien que personne ne frappât –

mais c'était le bruit des barreaux manquants qui se faisaient entendre,

comme l'écho qui se perd dans les labyrinthes des labyrinthes,

c'était hier aujourd'hui depuis longtemps...

Je devais laisser passer le temps, mais je m'éveillai et j'entendis des voix  
derrière la porte

qui, à ma grande surprise,

n'était pas fermée à clé!

Un potager, qui n'a pas renoncé à son rêve,

s'étend dehors

dans un kaléidoscope de lumières –

des buissons en fleurs me foudroient de leurs parfums humides,  
des oiseaux aux couleurs de l'arc en ciel dans l'air frémissant  
sont en conférence sous les arbres,  
appliqués à déchiffrer une nouvelle plante.  
La porte bat derrière moi,  
je sors en chantant,  
à la rencontre de vos visages familiers.

*I lotteriet*

## PLONGEON

Un long courrier roule  
  grand comme une baleine,  
ses feux clignotent –  
je monte et monte avec l'animal  
entre les cimes des nuages.  
Je m'éveille, impossible cette nuit  
de me rendormir, un nouveau millénaire  
a commencé au fond de l'âme.  
Peau chaude, tu  
montes et montes,  
  à la rencontre de l'animal qui brusquement plonge  
et tout aussitôt rejailit...  
Tu me donnes à boire  
un jet d'écume salée  
de commencement, blanche comme neige.  
Une mer d'atomes désordonnés se brise  
sur la coupe  
contre la queue dressée, le mot  
grandit dans la nuit  
comme une première aube dans l'est,  
aux couleurs de l'apothéose matinale.  
Je suis hanches et épaules,  
je suis nuque et talon,  
noyau de glace  
qui fond dans ton soleil,  
  supersonique.  
En moi tu tombes  
  et tombes –  
je suis un prochain ciel pour ton atterrissage.

*Udspring*

## CONNAISSANCE

Dans la lumière du rêve de l'âme la feuille du châtaignier martèle  
le soleil jusqu'à l'or,  
l'arbre la rejette, mais deux pigeons dans l'orme  
se sont trompés de saison et ont fait des petits,  
et te  
voilà tour de joie et d'attente confiante.  
Tu illumines la dense frondaison parfumée,  
je suis ton regard qui m'élève en spirale.  
Le soleil brûlé pousse des nuages de pluie  
en demi-cercle sur nous,  
de fenêtre en fenêtre, pris de vertige  
tandis que le sang murmure dans les plus petits capillaires :  
le Silence chante,  
mais nous ne ressentons pas la peur des hauteurs,  
nous montons en flèche,  
couronnés de cris de corneilles,  
sans perdre équilibre, toujours plus haut dans le vent,  
il fait chaud comme au printemps, chaleur de mains et de lèvres,  
mais cette chaleur nous éclate au visage et redouble,  
tandis qu'autour de nous tout bascule –  
tombe  
contre la terre, où s'ouvre le noir humide  
d'un chaos de cavernes...  
Nous allons peut-être encore nous perdre de vue,  
mais comme ces couleurs intenses  
que l'aveugle voit dans le sommeil,  
la peau se souviendra, là où elle a été touchée,  
du zigzag des mains virevoltantes, de la migration des lèvres,  
d'une langue qui voyage avec elles  
et découvre des lieux authentiques et reculés  
à qui veut connaître la fin avant le commencement.

*Kundskab*

## PREAVIS

Ne m'attire pas à toi, lorsque suffit  
le moindre souffle  
                  ce bruissement de pluie  
venu de mes rêves éveillés...  
Rendez-vous nous est donné aux quatre coins de la Terre,  
mais aussi dans l'espace intérieur, mon amour,  
parcouru de champs magnétiques qui affolent de compas,  
là où commence la descente marche à marche  
vers la lumière qui brille au fond des continents,  
  là où nous sauvons notre vie,  
écoutons l'orage du sang  
et devenons des anciens,  
                          bien qu'on n'y manque pas d'aliment.  
Tu es ici, je suis ici – tous les deux intensément à l'écoute,  
mais ce picotement d'aiguilles qui nous saisit  
n'advient pas sans qu'on s'y expose.  
Ainsi va le monde autour de nous,  
puisse-t-il nous pardonner  
de nous être dérobés sur le seuil, de nous être mis nus,  
et d'avoir échangé regards et paroles  
pour que nos pensées l'englobent de concert,  
et qu'il se pérennise  
                          en nous,  
lorsque nous noyons nos corps brûlants dans un feu rafraîchissant –  
souvenir des érables ardents, lorsque la feuille  
tombe, leur dans l'air, tantôt jaune et tantôt rouge  
dans la nuit diamant de l'automne,  
où le tien est mien  
et inversement,  
si bien qu'entre les parois incendiées de l'âme  
nous ne parvenons plus à tenir l'espace à distance.

*Varsel*

## FORGE DES OCEANS<sup>4</sup>

Il est écrit “pêche interdite”  
sur le panneau près de l’océan courbe,  
alors que je viens juste d’attraper  
une baleine  
sans qu’elle m’avale –  
il y a des mots qui vous viennent instantanément à la bouche.  
Je pense dans la lumière,  
qui est grise comme de la cendre humaine,  
à la création de la baleine  
- je comprends,  
pendant que le monde s’embrasse  
d’une pluie de métal en fusion,  
qu’il n’y a rien, contre toutes mes attentes.  
Il ne se passe rien d’autre dans un univers qui a le mal de mer  
que cela, qui bouge pour se libérer...  
Qu’a capté  
l’œil de la baleine?  
Il me menaçait depuis la mer primordiale  
avec une jubilation de cratère,  
une sacro-sainte impudence.  
Il me comble de soulagement  
infiniment plus que ma propre vie,  
lorsque je rêve de lui  
- ou pour épuiser les royaumes du possible  
qu’il me retrouve nue de fièvre  
et me marque au fer  
dans la forge des merveilles qui rougeoie et meurtrit,  
et que je perds mon âme en lui,  
parce qu’il perd la sienne en moi.

*Oceaner brandpunkt*



SEUL EST INALIENABLE CE QUI N'A PAS ETE

Temps couvert, le silence se déploie :  
Rêve de colibri, rêve de baleine  
- ont-ils un dénominateur commun,  
à part d'avoir été tous deux les témoins de ton plaisir?  
- Ne m'éveille pas  
avec ta disparition...  
Le colibri se maintient immobile dans l'air  
grâce à ses ailes vrombissantes,  
un tremblement modèle mon cerveau.  
Le colibri suce le miel  
et s'intronise "Celui qui embrasse la fleur".  
Tes lèvres effleurent mon visage,  
sans doute me confonds-tu avec une fleur poussiéreuse,  
ou bien suis-je en train de fleurir en chute libre entre tes mains,  
d'être engloutie si profond  
que je me perds dans le noir protecteur  
des océans.  
Le sang appelle le sang,  
j'ai vu une baleine et je voyage avec toi  
dans son assourdissante  
étreinte.  
Nos traces ardentes imprègnent les continents que nous côtoyons,  
nous survivons dans les contrées sauvages de la mer  
entre la nuit et le jour et la mémoire condensée  
sous le ciel gris d'écume.  
- Ne m'éveille pas  
avec ta disparition...  
Rêve de colibri, rêve de baleine  
- ont-ils un dénominateur commun,  
à part d'avoir été tous deux dans le miroir magique de la foudre  
les témoins de la compromission de notre plaisir ?

*Kun det der ikke har været er umisteligt*

## CES FLEURS SAUVAGES

Les murs se fissurent, la ville est en alerte,  
nous sommes ici comme de grands enfants  
qui ont longtemps tété dans  
le noir.

Bruine, caresse,  
humidité scintillante,  
avenues muettes de nuit.  
Et là-bas le long du quai  
les odeurs froides du granit  
velouté des pavés ronds  
qui sous les phares  
reflètent le lit  
noir de laque du ciel.

Une lumière file sans bruit  
un voile fin comme un filet  
autour de l'orante...

Bruine, caresse,  
flammes de la plante de feu -  
la langue gobe la neige d'argent.

*Disse vilde blomster*

UNE VARIATION OPTIMISTE SUR DUCHAMP<sup>5</sup>

L'air au-dessus de Paris  
                                  vit sa propre vie,  
ton odeur flotte en lui –  
seule l'odeur peut se séparer du corps  
et perdurer.  
Ton odeur est encore ici – impossible de s'y tromper,  
elle étend ses cercles  
comme une vibration chimique dans l'air  
  que je respire  
en ces jours de temps gris où l'on voit miroiter les ardoises des toits  
à travers les gouttes de pluie qui glissent sur les vitres,  
comme une trace indélébile  
après une période de temps astronomique complexe  
dont nous avons heureusement essayé de nous défaire...  
Ton odeur s'est exhalée dans l'air  
qu'elle imprègne à présent tout entier, sans couleur,  
  elle est devenue le nœud  
de ta disparition, comme un univers muet  
à ma recherche, pour t'attacher à moi...  
Je la respire, mon cœur continue de battre,  
je ne remplirai pas ma vie de pensées vénéneuses,  
même si d'évidence un regard attentif  
  me conduira désormais  
vers l'inévitable –  
le choc d'un dernier hémisphère de commencement.

*En optimistisk Duchamp-variant*

## C'EST TON VISAGE QUE JE CHERCHE

Il faut une forte lumière soutenue pour enfiler l'aiguille  
et recoudre le bouton qu'un profond soupir a fait  
sauter de mon chemisier –  
en pensant à ces jeunes hommes enchaînés  
par des menottes à la grille, d'où  
par ce temps clair – devant un panorama  
qui n'est pas à la portée de tout le monde – ils pouvaient voir  
à cinquante kilomètres au-dessus des toits de Paris,  
et en même temps entendre  
les voix lointaines d'une chorale de nonnes,  
qui avaient été fouillées par de robustes gardiens de l'ordre  
puis relâchées, espiègles  
comme peuvent l'être des nonnes,  
et qui, après la chorale et avant les vêpres,  
s'étaient mises à jouer à la balle derrière le Sacré Cœur  
en robes voltigeantes blanc de chaux et voiles noir de tombe  
et à coups de genoux  
envoyaient valser des canettes vides sous une table de jardin bancale  
en sautant de joie dès que l'une d'entre elles  
atteignait le but,  
comme moi qui m'évertue à faire passer le fil rouge  
à travers le chas de l'aiguille,  
mais j'ai désormais sous les yeux un visage aimé  
qui se métamorphose  
d'une forme en son contraire :  
Je me dis qu'une farouche volonté  
m'habite,  
ainsi qu'un violent désir...

*Cherchez ma face<sup>6</sup>* – chantent les nonnes  
en pensant au *Seigneur*.  
*C'est ta face, Seigneur, que je cherche,*  
chantent-elles – tandis que  
sous la pure lumière de la lampe tu m'apparais comme une évidence.

*Det er dit ansigt jeg søger*

“SACRIFIER”<sup>7</sup>

Au moment qui précède le réveil nos souffles s'accordent l'un à l'autre,  
comme si nous respirions avec les mêmes poumons –  
deux corps séparés  
peuvent se rejoindre dans l'infini.  
Les lèvres se fondent en un unique baiser  
dans un sel chaud d'épaules qui ondulent.  
La douceur de l'air de mai  
se mêle dans le sang au vert acide des premiers jours de l'été.  
Nous inhalons cette blancheur, cette pureté,  
- et rejetons le charbon.  
Des grilles de cristaux grandissent en nous, limpides,  
en état d'apesanteur. Comme un brusque craquement sourd dans la montagne.  
Je retranche le temps depuis  
le noir et son amorphe mélancolie,  
ce remous de la vie  
qui nous apporte  
la mort –  
et l'ajoute jusqu'à  
la lumière et sa prismatique précision.  
Et je m'envole dans cet entretemps :  
D'abord de ton incendie de lune, puis de ton soleil du matin,  
- chemins d'oubli le long lesquels  
j'avance plus avant à l'intérieur du réel  
pour l'accueillir à bras ouverts,  
et poursuivre ma route  
sans comprendre pourquoi ou avec quoi...  
En danois on fait la différence entre  
*s'abandonner* et *se sacrifier*,  
alors que c'est un seul et même mot en français,  
rouge, à double tranchant,  
que j'inscris d'une respiration qui enfle  
sous les grondements de l'orage dans la lumière du cœur.  
Une soudaine bouffée  
de passion, irrépressible,  
appose la signature de sa perte.

## NOUS NE NOUS SOMMES PAS FAITS EN UN SEUL JOUR<sup>8</sup>

Dans le noir la lune nous surveille  
de son œil concave.  
Tes yeux sont fermés -  
tous ont vu quelque chose,  
mais pas la même chose.  
Ce que le visage dissimule,  
la nuit le garde à l'œil  
et la porte reste ouverte.  
Tes yeux sont fermés -  
ton visage est près du mien.  
Une force sans fin nous pousse  
depuis l'instant où nous sommes nés,  
- et nous ne nous sommes pas faits en un seul jour.

Notre cerveau n'est pas fait  
pour diriger des ailes,  
mais pour fabriquer du langage  
et naviguer d'une façon différente :  
Penser est essayer  
de repérer un nouveau chemin, d'une clarté polaire  
- ce qui veut dire  
aussi embrasser les limites.  
Tes yeux sont fermés -  
ton corps est élan vers  
cette pure lumière qui brille comme du safran.  
Le sommeil a retourné  
la pierre de Rosette de ton cerveau.  
Elle révèle une inscription  
que nous n'avons pas encore déchiffrée...  
Notre lieu est le temps  
que nous lisons,  
tout en nous essayant de nous souvenir  
de ce qui ne nous est pas encore arrivé.  
Ce que nous ne faisons pas  
n'est pas oublié.

Une main s'agrippe dur  
une autre protège,  
une troisième bénit.

Tes yeux sont fermés -  
l'âme est tirée  
du côté de cet espace infini  
que construisent les silences de la musique.

J'ai ton cri  
dans ma bouche.

*Vi er ikke endagsdyr*

## NOTES

<sup>1</sup> L'image de la baleine se trouvait déjà dans le poème *Moving sculpture* du recueil *Sekundernes bro*, inspiré du *Heroes* de David Bowie dans une «conversation en cours» avec Michael Strunge. [NdA]

<sup>2</sup> Une certaine «idée du passage» - le passage d'un état à un autre - m'a hantée dès mon premier livre, *Når der går hul på en engel*, et ce n'est pas un hasard si ponts et portes sont si souvent présents dans mes titres. «Le poème est un lieu du possible» ai-je écrit dans mon essai *Over vandet går jeg*. Je me suis focalisée sur les passages qui pouvaient conduire à des rencontres ou donner accès à plus de densité et de profondeur. A l'opposé est le projet de Walter Benjamin dans *Das Passagen-Werk* (*Le livre des passages*), qui s'attache aux éclats fugitifs, à la fragmentation du divers. Je ressens une présence dans toutes les formes de perception. Pour moi l'accumulation jusqu'au vertige et les traces fugitives ouvrent souvent sur des perspectives plus profondes. En tout cas, la lecture de *Das Passagen-Werk* a été centrale dans l'élaboration de *Des baleines dans Paris*, dont les liens avec l'écriture de Benjamin sont évidents. [NdA]

<sup>3</sup> «Le labyrinthe est le bon chemin pour celui qui arrive bien assez tôt au but.» (*Illuminations*)

<sup>4</sup> Echo d'un vers de Pindare, dans la 3<sup>ème</sup> Pythique, dont Camus s'est fait une devise dans *Le mythe de Sisyphe* : «Ô mon âme, n'aspire pas à la vie immortelle, mais épuise le champ du possible.» [NdA]

<sup>5</sup> Allusion au ready-made *Air de Paris*, réalisé par Duchamp en 1919 pour des collectionneurs américains. La petite histoire veut qu'il s'agisse en réalité de l'air du Havre, ville où ce ready-made aurait été fabriqué, et qui était le port d'embarquement pour les Etats-Unis.

<sup>6</sup> En français dans le texte.

<sup>7</sup> Référence à Jacques Derrida, inspirée d'une conférence donnée à Paris, à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, en mars 2001. [NdA]

Le passage sur la différence entre s'abandonner (*bengive sig*) et se sacrifier (*ofre sig*) est repris en exergue du roman de Pia Tafdrup *Hengivelsen* (*L'abandon*). La polysémie évoquée concerne le verbe du titre, qui change de sens selon qu'on l'utilise intransitivement ou pronominalement, mais plus encore le substantif abandon, qui est littéralement «à double tranchant» (*tveægget*) en français : le *Jeg* du poème, en s'abandonnant, c'est-à-dire en sacrifiant à l'amour, se condamne à être abandonné (e) – sacrifié (e).

<sup>8</sup> Ce vers-titre signifie littéralement: “nous ne sommes pas des créatures d'un seul jour”.



et autres poèmes

## LIBERE LES CHANTS QUI SONT EN MOI

Lorsque viendront les nuits de gel  
et que les étoiles trembleront dans le ciel  
tu devras longer les remparts à cheval  
jusqu'aux portes de la ville  
et suivre un temps la piste habituelle  
mais tu t'éloigneras vite du monde balisé

arrête ton cheval en un lieu  
où l'herbe est haute  
et où les fleurs tardives  
te montreront toute chose  
du dedans de la tige  
et du dehors des feuilles

va jusqu'au bout du chemin  
à pied  
et entre dans la danse  
lorsque tu atteindras l'escalier  
écris ton nom  
sur le sable  
pour te rendre invulnérable

viens  
l'entrée est ici  
libère les chants qui sont en moi  
dessine un oiseau  
à la pointe de ta langue  
sur mon corps.

*Befri de indvendige sange*

### NOUVEAUX TERRITOIRES DE LA MEMOIRE III

Ce que je trouve dans tes yeux  
je le connais  
même si je ne l'ai encore jamais vu.  
Ce que je contemple dans la couleur verte  
- prunelle ardente –  
est plus que ce qui me reste  
de la vie.  
C'est le temps d'avant  
et d'avant avant.  
Ou de devant.

Tant de silence  
repose  
dans chacun de tes mots.  
J'écoute et j'écoute.

Parce que tu vis  
l'espace autour de moi s'est élargi.  
Je suis prête aux distances plus grandes  
des années de solitude.  
A voir tout ce qui  
va mourir.

Si pur est l'air que tu respires  
que le silence étouffe  
les bruits anciens.

Je trouverai ton sang.  
C'est à dire  
ce qui n'est pas encore  
venu à la langue.  
Je me rends sans conditions  
je deviens mes propres yeux  
je deviens mes propres oreilles.

*Nye erindrede steder III*

## TON VISAGE

Je t'écris  
pour renaître

ton visage  
brille sans cesse, je vois

tes yeux partout  
derrière la couleur verte

ton visage  
brille, ses lignes sont tranchantes

je te donnerai  
tout ce que j'ai

je t'ai promis plus que le feu  
et je tiens ma promesse

j'écris  
pour comprendre

pourquoi brille ton visage  
quand tu n'es pas là

pourquoi ta voix couvre  
le ruissellement de la pluie qui miroite dans mon dos

pourquoi je me sens si seule  
avec les mots devant la feuille, rouée par les douze coups de l'horloge

j'ai peur  
de n'avoir plus du tout peur

je marche à côté de moi-même  
en traversant la rue

que j'aïlle dans le monde  
ou le quitte

la réalité est ici  
mais pas toi

les mots seuls  
nous relie

que je dépose devant  
ton visage qui brille.

*Dit ansigt*

## MER DE LUMIERE

Tu es plus loin que le noir  
mais je te donne mon sang.  
Je plonge nue  
sous la glace  
où l'eau s'assombrit.  
Un feu gigantesque  
embrasera la mer  
entre nos deux rivages.

*Lyshav*

## BLINDE

est le lieu dans le monde  
que j'habite  
et mon gilet  
pare les balles  
comme une toile d'araignée.

*Pansret*

## ECHO

C'est un chant de moines que j'entends.

Le soleil va et vient  
court au milieu des colonnes et des voûtes  
et disparaît entre les arcs de pierre.  
Ruines d'Europe  
parcelle d'ombre pour une tombe ou un sarcophage.

C'est un cadavre que je vois

Et qui sans fin me tyrannise.

Un homme jeune qui s'est jeté  
du toit  
les deux jambes repliées en arrière.  
Ses bras ailes  
ne le portent pas.

C'est un chant de moines que j'entends

c'est du sang que je vois flotter.

Le vent souffle sur les fleurs et les herbes du jardin du cloître  
sur le thym la menthe et l'estragon.  
Une escadrille de pigeons surgit au-dessus de la chapelle  
survole la tour  
et poursuit sa route vers la rivière.  
C'est un corps au milieu de l'air.  
Un coup de froid.  
Le sang que je vois rejoint  
un ruisseau.

Un vent gris tourne en rond dans le parc

entre les arcades et des murs

accroche à mes bras nus  
des duvets blancs  
plaque sur ma nuque  
mes cheveux inondés de soleil.  
Claque de gel sur le trottoir.

Ce sont des hommes que je vois poussés par

la peur arriver en courant et remplir la rue  
où je les vois vivants presser leurs mains  
contre la poitrine des morts.

Le sang traverse la grille  
et gagne  
les étoiles des cloaques de la ville.



C'est le sang glacé des morts qui se dépose  
dans ma tête.

Le sang que j'entends se mêle  
à l'eau du cloaque  
les échos du chant des moines  
que j'entends flottent  
derrière les murs épais.

La pluie nettoie le trottoir  
et dans la cour du cloître  
broute une licorne indomptable.

Une bête installe le silence.

*Ekeko*

## ACCORD DE GEL

Les radiographies dévoilent  
que je suis un arbre vulnérable  
qui se cache dans la verti-  
gineuse nuit  
Un numéro dans la file

Nage, danse, voyage  
jusqu'au bout du monde  
Bois à mes lèvres

J'ai la neige pour reposer  
dans une blancheur sans limites  
et me réveiller  
à l'écoute de l'hiver  
comme le calme et clair  
crépitement du gel

Rêve la lumière, tiens-toi nu  
mire-toi dans ma cicatrice étincelante  
Vois un ange intact.

*Frostakkord*

Ce poème est tiré du recueil *Krystalskoven*, qui a été traduit en français par Carl Gustav Bjurström (*La forêt de cristal*, Circé, 2000).

## CINQ HAÏKUS

Du fond d'un puits noir  
des étoiles chaque jour partent à l'assaut  
sans une larme.

\*

Les soldats sont seuls  
les fils, les bêtes des troupeaux, les amants...  
Ils se tiennent les coudes.

\*

L'œil aveugle du monde,  
carrousel de neige de la terre en sang.  
Le pouls de l'angoisse s'affole.

\*

La langue est affamée,  
tumulte dans la cage –  
sans fin la nourrir.

\*

Le singe embrasse  
un homme bestial.  
Sourire d'ange blessé.

## JOIE

D'abord est la joie  
passée en contrebande à la frontière  
par le tunnel du désir.  
La nuit s'est achevée, noyée dans la mer  
ensevelie dans la terre,  
me voici des milliers d'années plus tard.  
Les odeurs d'avant  
m'enserrent,  
chevaux qui s'ébrouent dans l'écurie.  
S'éveiller avec la lumière,  
voir les jeux d'ombres sur le papier peint,  
entendre les oiseaux dans les buissons et le lierre.  
Les voix et les rires des adultes,  
piste d'atterrissage sûre  
de l'autre côté du mur.  
D'abord est le jardin  
dans le soleil du matin,  
qui illumine le cœur.  
Des pommes tombent dans l'herbe tiède,  
des insectes plongent  
dans les pétales des fleurs.  
D'abord est l'ouverture,  
qui déjà perd son visage  
et se referme.  
D'abord est la confiance,  
dont ne fait qu'une bouchée  
la peur galactique.  
D'abord est la joie  
nouvelle-née qui jaillit  
à la rencontre du monde, et le rêve.  
Puis viennent la peine, et la colère,  
et quelqu'un dit :  
- faisons la paix.  
La vie est la mort, qui vient,  
mais d'abord est la joie.

*Glade*

Ce poème ouvre le recueil *Salamandersol*, qui a été traduit en français par Janine Poulsen (*Le soleil de la salamandre*, Editions Unes, 2019).

## REVOLUTION

Un revenant parcourt l'Europe  
- d'où nouvelle convocation  
un jeudi soir au cercle des étudiants.  
Dans une salle spartiate nous sortons de nos sacs  
le manifeste.  
*Nous interprétons le monde différemment  
mais ce qui importe  
est de le changer*  
- le paragraphe sonne bien,  
docilement je l'apprends par cœur, pour ne pas  
me retrouver toute seule au fond.  
Un vent de transformation siffle  
dans la salle, ranime  
la moindre braise.  
Aucune plaisanterie ne vient saluer l'évènement.  
Nous discutons de savoir comment la société  
peut s'amender, et sommes amèrement divisés  
sur les bonnes pratiques.  
Je suis d'accord pour supprimer l'injustice,  
page suivante :  
*Toute situation  
progresses par oppositions.*  
Pourtant il se peut aussi qu'un essaim  
d'une même espèce  
en vienne aux mains  
au moment de plonger dans un bain d'acide sulfurique.  
Personne ne pourra me dicter ce qui  
est le mieux pour moi.  
Et le passé que je peux évaluer  
m'aide à me projeter dans le futur,  
les poumons pleins  
d'une joie invisible.  
Personne ne sera responsable de moi,  
mais je pense sans agir,  
et je refuse  
de lancer la pierre dans les manifestations.  
J'ai droit pour la peine à la sinistre prophétie  
que moi,  
à la toute prochaine révolution,  
je serai la première à être fusillée.

*Revolution*

## ETAPES SUR LE CHEMIN DE LA VIE

Ta maîtresse, qui a cassé  
le sucrier,  
a fini par m'être plutôt indifférente.  
Ma haine ne vibre plus  
depuis que je t'ai vu

ivre mort d'amour, mais  
le sucrier  
que j'avais hérité de la mère de ma mère  
continue de me manquer  
chaque fois que je tends la main

dans le placard, et les Etapes sur le Chemin de la Vie  
de Søren Kierkegaard, qu'alors je lisais  
et qu'elle a maculé de café :  
seules deux pierres sont restées

de cette mosaïque de ruines  
qu'elle a faite d'ici,  
où je croyais dur comme fer que j'étais chez moi.

*Stadier på livets vej*

## EN FLAGRANT DELIT

Le poisson gobe sa proie  
et se retrouve lui-même pris, la tête tranchée  
d'un coup sec,  
l'odeur du sang jaillit, alors que le poisson  
sous le couteau se débat encore.

Des petits os et des plumes  
gisent dispersés parmi l'herbe et les pierres,  
là où l'oiseau tournait dans l'air  
et repérait le chemin vers les vers de terre  
avant que la martre n'attaque son repas.

Un loup affamé quitte la pâture  
en laissant derrière lui des entrailles de mouton,  
sur les côtes  
rongées les mouches et les vers  
nettoient les derniers restes.

Dans la poussière sous les décombres de la guerre  
reposent les blessés,  
je reconnais l'odeur  
tandis qu'un ange passe.

Dans la poussière sous les décombres de la guerre  
reposent les morts,  
sacrifiés à l'heure du sang, qui battait naguère  
dans les poitrines,  
et qu'il faut étendre à présent dans des tombes  
qui seront les voisines quotidiennes de nos cœurs.

Respiration, collision,  
les lieux s'accumulent,  
roches et mottes de terre,  
le monde entier est une scène de crime.

*På ferske gerning*

## LA CHEMISE DE NUIT

La chemise de nuit dans laquelle tu veux être enterrée  
est suspendue, blanche et repassée de frais,  
sur un porte-manteau dans l'armoire,  
sa vue  
me fait presque pleurer,

même si tu es vivante, maman,  
debout à côté de moi,  
pour me montrer cette chemise de nuit  
qui, sous son plastique transparent,  
ressemble surtout à une robe de mariée.

Tu lèves la chemise à la lumière  
comme devant un miroir pour la mort  
dans lequel je ne peux pas voir  
lorsque tu es près de moi.

Il faudrait que je t'imagine  
sans vie  
dans cette chemise de nuit, et imagine ma vie  
sans toi,  
mais cela m'est impossible aujourd'hui.

*Natkjolen*



## DESSIN DE L'ESPACE

La bourrasque s'en prend à ce seau  
qu'on a laissé traîner dans la cour,  
de mon lit je l'entends  
rouler d'un côté  
et de l'autre, je l'entends  
racler les dalles,  
mes oreilles rêvent d'un nouveau monde,

je connais la cour par cœur, mais j'entends  
le bruit du seau qui la dessine,  
comme en écho,  
le seau à présent heurte  
la grille, un nouveau coup de vent  
le fait rouler plus loin, il dégringole  
dans l'escalier de pierre, les bruits

m'assiègent, je ne vois pas la cour  
mais suis dans ce nouvel espace  
venu du bruit, qu'ordonne  
le seau, tout près ou très loin,  
d'un côté ou de l'autre,

mes oreilles me font voir  
devant moi l'espace de la cour, où le bruit  
me transporte, de prêter l'oreille  
au monde petit à petit l'amène au jour.

*Rummet tegnet*

## TU ES UN CIEL

Tu es un ciel  
de vent, tu souffles  
partout sur ma peau,

ton haleine est une brise  
infiniment douce, un plumeau  
sur mon corps nu,

tu consoles et repousses la douleur,  
comme le faisait ma mère  
en soufflant sur mon genou ou mon coude, là,  
où je m'étais blessée.

Ton courant d'air caresse  
ma peau, frôlement de plume  
entre nous qui lance un pont.

Tu apaises ma colère,  
ma peur et mes angoisses, rien  
ne t'arrête, tu es plein de force,  
tu respires contre ma peau,  
touches mon âme,

ton haleine berce et calme,  
la lumière m'embrasse,  
embrasse mes rêves.

*Du er en himmel*

## POEME DE LA TERRE

Je marche pieds nus sur la terre qui commence à se crevasser,  
la plante de mes pieds s'imprime sur le limon desséché  
que chauffe le soleil.

La terre poreuse se presse entre les orteils,  
mes pieds à chaque pas  
laissent une empreinte,

sur cette même Terre fille du cosmos,  
je me vois marcher pieds nus,  
fille de Gaïa,  
je vois des milliards d'hommes, dont les pieds  
pèsent sur le sol  
et qui tous convergent vers le centre de la terre,  
comme un seul homme, avec leur sac de semence  
à répandre,  
qui font que le globe continue à tourner, et se souvient  
de fleurir.

Globe terrestre, croûte terrestre, peau de la terre.

Avant chaque été on palpe de nouveau la terre vierge  
en l'arpentant,  
pour s'assurer qu'elle est prête à être ensemencée,  
la terre, qui a toujours vécu  
de restes terrestres, toujours vécu  
de notre mort.

La terre est là pour ça, qui vit  
d'eau, de lumière et d'air,  
je pose la main sur la terre,  
la caresse, dans la fente où je dépose la semence  
et puis l'arrose,

la terre est là pour ça, qui vit  
d'eau, de lumière et d'air,  
pour ça, qui rêve.

*Jorddigt*

## REPERES

(Les textes marqués d'un astérisque ont été publiés en septembre 2023  
dans *Le Journal des poètes*, accompagnés d'un long entretien avec l'auteure)

### HVALERNE I PARIS (2002)

#### IV

Des baleines dans Paris*	décembre 2005
Rue Vieille du Temple	juillet 2008
Voyage sans fin	juillet 2008
Palpitante planète*	août 2008
Hiéroglyphe du sommeil	décembre 2005

#### VII

A la loterie	septembre 2016
Plongeon	septembre 2016
Connaissance	septembre 2016
Préavis	septembre 2016
Forge des océans	août 2016
Seul est inaliénable ce qui n'a pas été	septembre 2016
Ces fleurs sauvages	septembre 2016
Une variation optimiste sur Duchamp	octobre 2016
C'est ton visage que je cherche	août 2016
“Sacrifier”	octobre 2016
Nous ne nous sommes pas faits en un seul jour	août 2016

### NOTES

### NÅR DER GÅR HUL PÅ EN ENGEL (1981)

Libère les chants qui sont en moi*	août 2008
------------------------------------	-----------

### HVID FEBER (1986)

Nouveaux territoires de la mémoire III	février 2005
Ton visage	août 2008

### SEKUNDERNES BRO (1988)

Mer de lumière	mai 2002
Blindé	janvier 2005
Echo	décembre 2008

KRYSTALSKOVEN (1992) Accord de gel	septembre 2003
BOOMERANG (2008) Cinq haïkus*	août 2008
SALAMANDERSOL (2012) Joie Révolution*	juin 2015 septembre 2019
SMAGEN AF STÅL (2014) Etapas sur le Chemin de la Vie	juin 2015
LUGTEN AF SNE (2016) Flagrant délit	septembre 2016
SYNET AF LYS (2018) La chemise de nuit*	octobre 2019
LYDEN AF SKYER (2020) Dessin de l'espace	février 2021
BERØRINGEN AF HUD (2022) Tu es un ciel Poème de la terre*	juillet 2022 janvier 2023